

Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?
de Jacques Anis

Bruxelles : De Boeck Université, coll. "Méthodes en Sciences humaines", 1998, 290 pages, ISBN : 2-8041-2923-3

Patrick Krémer

À tous ceux, encore très nombreux, qu'effraie l'outil informatique, Jacques Anis délivre d'emblée un message rassurant : "La fin du XX^e siècle ne scellera pas la fin de l'écrit", affirme-t-il dès la première ligne (p.7) de cet ouvrage qui devrait estomper les réticences de certains universitaires et écrivains qui craignent que l'invasion informatique ne signe la mort de l'écrit au sens traditionnel du terme. Certes il y aura, à mesure que nous progresserons dans ce domaine, une modification de notre rapport à l'écrit, mais en définitive, rien qui soit de nature à opérer un profond bouleversement, du moins à court et moyen terme, dans le domaine de la production scripturale.

L'arrivée de nouveaux outils a toujours été vécue avec une certaine appréhension par l'homme ; pourtant, dans l'histoire de l'écriture qui peut se diviser en quatre époques (l'outil, la machine, la photocomposition et le tout-numérique), il convient de noter que "chaque phase, en règle générale, apporte de nouvelles techniques sans faire disparaître les anciennes" (p.17), et même si nous recourons plus souvent au clavier de l'ordinateur qu'au stylo, il n'en demeure pas moins que "la communication homme-machine passe avant tout par l'écrit" (p.13). Sur ce point toutefois, on pourrait être moins rassuré que l'auteur : en effet, les avancées en matière de "dictée vocale" ne vont-elles pas modifier radicalement cette communication ? Cette technologie, longtemps réservée au domaine militaire en raison de ses coûts de développement, est en passe d'envahir notre quotidien. Or, si les premiers logiciels de reconnaissance vocale impliquaient la contrainte d'une dictée en mot à mot, les progrès sont tels qu'aujourd'hui l'on peut dicter en continu, c'est-à-dire parler à l'ordinateur comme l'on parlerait à une secrétaire ! Dans le domaine littéraire, il est clair que le recours à cet outil, par l'oralité de base et le rythme des mots prononcés, peut considérablement influencer sur le style. Cette remar-

que ne préjuge en rien de la qualité d'un texte composé à l'aide d'un tel outil ; après tout, Henri Michaux, pour ne citer que lui, regrettait que la parole ne fût pas à la vitesse de la pensée, alors que dire de l'écriture ? Peut-être cet immense poète aurait-il été le premier à se réjouir de telles avancées qui, au bout du compte et de manière assez paradoxale, opèrent un retour aux sources, non seulement à l'oralité, mais aussi, comme l'observe J. Anis en évoquant les interfaces graphiques dont sont pourvus nos ordinateurs, "en réintégrant la dimension pictogrammatique" (p.32) que Michaux cherchait à retrouver dans ses idéogrammes qu'il considérait proches de "la préécriture pictographique" (Par des traits, Montpellier, Fata Morgana, 1984, n.p.).

Parfaitement structuré, l'ouvrage de J. Anis aborde toutes les facettes de l'informatique, du traitement de texte au livre électronique en passant par l'Internet. S'agissant du traitement de texte dont il conteste d'ailleurs la dénomination dans la mesure où "le programme se limite essentiellement à la manipulation de chaînes de caractères sans prendre en compte leur statut linguistique et ignore donc l'entité texte" (p.37), l'auteur établit, dans le domaine de l'espace de travail du texte, une très nette distinction entre la machine à écrire et l'ordinateur : "dans l'écriture à la plume et même dactylographiée, la main du scripteur, l'instrument d'écriture et le support d'écriture appartiennent au même espace physique, relèvent de la même matérialité. Le texte en tant qu'objet symbolique est intimement lié au texte en tant qu'objet matériel. Dans le traitement de texte, la main et le clavier relèvent du même espace physique, de la même matérialité ; mais l'écran n'entretient pas de lien direct avec eux" (pp.50-51). Ceci amène tout naturellement une question simple mais essentielle : cette différence est-elle de nature à modifier considérablement le rapport à l'écriture, et, partant, l'écriture en soi ? Un texte directement écrit à l'ordinateur aurait-il son style propre, différent de ce qu'il aurait été si l'auteur l'avait écrit à la main ou même dactylographié ? La réponse ne peut être catégorique : elle dépend du scripteur comme du type de texte qu'il entreprend d'écrire ; sans doute un essai s'accommode-t-il mieux des facilités de rédaction que lui procure le traitement de texte au niveau de la structuration puisque ce dernier "a vocation à "délinéariser" la production écrite" (p.59). Mais l'auteur de fictions peut aussi y trouver nombre d'avantages, à commencer par la quasi disparition de l'angoisse de la page blanche, et surtout une plus grande distanciation par rapport à son propre texte, ce qui lui permet d'avoir une lecture plus objective de celui-ci et, par conséquent, d'en découvrir plus aisément les éventuelles faiblesses. Remarquons, au passage, que J. Anis, lorsqu'il évoque l'espace de travail du texte différent selon que l'on écrit à la machine ou à l'ordinateur, ne prend pas en compte le portable ; or celui-ci, par sa taille, par ses éléments que rien ne sépare, tend à se rapprocher de la machine à écrire : la main, l'instrument d'écriture et le support appar-

tiennent au même espace physique. À tel point d'ailleurs que beaucoup d'écrivains hostiles à l'ordinateur en général se laissent séduire par le portable.

Les possibilités offertes par le traitement de texte ainsi que ses perspectives, dont celle d'un "hypertraitement de texte" dans lequel il sera possible pour le chercheur d'intégrer prises de notes, brouillons, extraits d'ouvrages consultés, etc., fait écrire à J. Anis que "l'écriture en traitement de texte est une méta-écriture" (p.89). Par ailleurs, bien que globalement confiant dans le devenir de l'écriture, de temps à autre pointe une inquiétude, notamment à propos de l'hypertexte qui, selon lui, remet en question le modèle du texte comme entité bornée et le transforme en un assemblage de fragments "convoqués par le désir du lecteur", si bien que "lecture et écriture ne sont plus disjointes" : dans cette optique, "ne risque-t-on pas de tomber dans une danse sans fin des mots et des idées, dans un scintillement kaléidoscopique qui mènerait à l'insignifiance ?" (p.177).

Il n'est pas possible de faire ici une recension détaillée de tous les points abordés dans ce très riche ouvrage. Toutefois, il convient de noter que J. Anis ne s'est pas limité à l'étude de l'écriture au sens littéraire du terme, mais a entrepris l'analyse de l'écrit sous toutes ses formes. Ainsi a-t-il mené une étude sur les comportements d'écriture dans ce qui prend aujourd'hui le pas sur le courrier : la messagerie électronique. Et le résultat est assez inquiétant puisqu'il montre un très net relâchement non seulement de l'orthographe mais aussi des formules de politesse en vigueur dans le courrier classique : les logiciels de messagerie indiquant l'objet du courrier, le nom de l'expéditeur et celui du destinataire, on va droit au but, terminant le plus souvent par une signature automatique. On y gagne en concision ce qu'on y perd en relation humaine. Mais cette nouvelle forme de correspondance est, ou devrait être complémentaire de la lettre traditionnelle : moyen rapide de transmettre des informations à n'importe quel endroit du globe, elle ne dispense pas l'expéditeur de s'acquitter d'une lettre. La technologie n'est destructrice des rapports humains que par l'usage qu'en font les hommes.

L'ouvrage se termine par un survol du livre électronique. C'est en ce domaine que J. Anis montre apparemment le plus de réticences. Certes le livre sous sa forme traditionnelle est irremplaçable : le plaisir du toucher, de la vue, voire de l'odorat est indicible. Mais le livre électronique n'a pas pour vocation de supplanter le livre imprimé : ici encore il y a complémentarité. Livres et CD-ROM peuvent parfaitement partager les rayonnages d'une bibliothèque sans que les uns retirent quoi que ce soit aux autres. On n'imagine pas de lire l'oeuvre intégrale de Balzac sur un écran d'ordinateur, mais on imagine tout aussi mal de retrouver en peu de temps une citation de cette oeuvre dans les multiples volumes qui la composent. Or, pour les étudiants et les chercheurs, la Comédie humaine sur un seul CD-ROM, à un prix

tout à fait abordable, représente un fabuleux outil de travail. Il en va de même pour les dictionnaires et les encyclopédies pour lesquels J. Anis semble émettre quelques réserves quant à leur véritable intérêt : “il nous semble que le dictionnaire encyclopédique électronique est essentiellement une amplification du dictionnaire encyclopédique sur papier, qu’il dynamise en offrant sous une forme procédurale un grand nombre de stratégies de consultation et d’appropriation — dont la plupart étaient déjà mises en oeuvre par les utilisateurs du dictionnaire encyclopédique sur papier” (p.259). C’est minimiser l’apport incontestable de l’informatique aux dictionnaires et surtout aux encyclopédies : rapidité d’accès aux informations, nombreux axes de recherche auxquels, avec la version papier, l’utilisateur ne songerait peut-être pas ou aurait tendance à renoncer compte tenu des multiples manipulations entre les différents volumes. À ce titre, l’Encyclopédie Universalis sur CD-ROM est remarquable, même si elle ne reprend pas l’iconographie de la version papier (encore que la dernière mouture ait introduit quelques reproductions d’oeuvres.)

Au terme de cette étude parfaitement documentée (même si, s’agissant d’un domaine en constante mutation, bon nombre de données sont rapidement obsolètes), J. Anis se montre plutôt serein : si “l’informatique élargit considérablement la sphère de l’écriture” (p.270), “les modes traditionnels du lire-écrire ne seront pas du jour au lendemain balayés” (p.271). À condition que l’enseignement intègre intelligemment les nouvelles techniques sans pour autant écarter les modes traditionnels, l’informatique, en désacralisant l’écriture, répare ce qui apparaissait comme une contradiction à la fonction sociale de celle-ci. Reste à savoir s’il convient de tout désacraliser.

P. Krémer,
Patrick.Kremer@wanadoo.fr
écrivain, chercheur
directeur de la revue *Courant d’Ombres*

